

LES EFFETS DE LA DISPARITION DU COMMERCE PRÉCOLONIAL SUR LE SYSTÈME DE PRODUCTION KOULANGO *

PAR

J.-L. BOUTILLIER

L'objet de notre recherche en pays Koulango (nord-est de la Côte d'Ivoire) a été l'étude du système économique et de son évolution dans les rapports qu'ils entretiennent avec les autres instances de la réalité sociale : parenté, politique et idéologique. C'est une analyse diachronique qui a permis d'éclairer l'analyse synchronique rendue très difficilement intelligible par les dysfonctions, les dysharmonies et les « faux archaïsmes » qui semblent caractériser le système Koulango actuel et les mécanismes de son fonctionnement. L'exposé qui va suivre est centré sur les seules transformations du système économique qui ont suivi la disparition du commerce précolonial. L'étude du système tel qu'il fonctionnait hier faite à la lumière de l'étude de ce que l'on peut observer aujourd'hui doit permettre de comprendre les conditions dans lesquelles prendront place demain des opérations de développement.

Le pays de Nassian — Nassiansako — est une entité bien définie dans tous les domaines. Géographiquement, il forme un carré d'environ 70 km de côté, s'appuyant à l'ouest sur le fleuve Comoé et au nord sur un affluent de ce dernier, l'Iringo ; au sud il est limité par une ligne de collines d'orientation générale est-ouest qui séparent le Nassian du Barabo. La tradition orale nous apprend que la population comprend deux groupes de communautés ; des communautés autochtones appelées généralement Koulango et des communautés immigrantes. Ces dernières se revendiquent comme originaires de Begho (grande cité marchande, aujourd'hui disparue, et située au Ghana (1)) et se seraient installées dans la région de Nassian au début du 18^e siècle (2). Les autochtones feraient partie du vaste ensemble de populations à culture assez archaïque qui auraient couvert tout le nord-est de la Côte d'Ivoire et même une partie du sud de l'actuelle Haute-Volta et sont aujourd'hui répartis en quatre principaux groupes, Bouna, Djamman, Barabo et Nassian. Les migrants au contraire proviennent d'une région — le Nord du pays Ashanti — à forme de culture plus complexe et plus avancée où les influences Akan étaient certainement très marquées.

* Communication au Congrès International des Africanistes - Dakar, décembre 1967.

(1) Cf. J. GOODY : *The Mande and the Akan Hinterland* et Y. PERSON : *En quête d'une chronologie ivoirienne* in « The historian in Tropical Africa », IAI. Oxford University Press. 1964.

(2) Nassian est pour la première fois mentionnée dans la littérature par BOWDICH en 1817 dans son *Voyage to Ashantee*.

La précarité du système routier actuel et l'absence quasi totale de trafic commercial ne doivent pas faire oublier que le petit royaume de Nassian était situé sur une des plus importantes voies commerciales de l'Ouest Africain précolonial. Cette voie, orientée nord-ouest-sud-est dans la région qui nous concerne reliait Kong à Bondoukou, deux villes-relais, grosses places commerciales sur la grande artère descendant des villes Sahéliennes, Tombouctou, Djenné via Bobo vers Kumassi et les comptoirs européens installés sur la Côte qui est celle du Ghana actuel. Par cette situation sur une grande route caravanière, et par les relations qu'elle lui imposait, on peut supposer que le pays de Nassian a été étroitement façonné tant dans son organisation politique que dans celle de son système de production.

D'un point de vue politique, il convient de situer Nassian par rapport aux régions voisines. De l'autre côté du Comoé, au nord-ouest, on trouvait le royaume de Kong. Cette cité-marchande, amalgame de clans d'origine Mandé venant du nord dominait tout l'arrière pays environnant d'où elle puisait une partie de son ravitaillement vivrier. Au Sud, se trouvait le Barabo, région ayant une population à fond Koulango, dominé par un clan mandé venant de Bondoukou et à la tête duquel se trouve un Albany. Au Sud-Est et à l'Est, s'étend le Djaman province du relativement vaste royaume Abron dont Bondoukou était le centre commercial. Enfin, au Nord-Est et au Nord, s'étendant jusqu'à la Volta le royaume Koulango de Bouna. Entourée de populations organisées politiquement sous forme d'état à pouvoir plus ou moins centralisée, la région de Nassian avait aussi une organisation de ce type ; la paix et la sécurité qui caractérisent normalement une société à pouvoir central étant la condition nécessaire pour que la route commerciale passe sur son territoire. Marchands et caravaniers, engagés dans ce commerce aux dimensions intertribales et même internationales ne pouvaient se permettre de voir attaquer et piller porteurs et animaux composant les caravanes. Aussi bien, d'ailleurs, les voies commerciales de cette période suivaient-elles des itinéraires ayant moins de rapport avec la configuration géographique du continent qu'avec sa configuration politique. Si donc, la grande artère du commerce des Dioulas de Kong passait par le Nassian, c'est que cette région présentait toutes les garanties, relativement au moins aux normes de l'époque, nécessaires à la sécurité du passage des caravanes ; mais la sécurité n'était pas une condition suffisante, il fallait aussi qu'elles puissent trouver un gîte et surtout se ravitailler lors de leur passage qui prenait plusieurs jours (1). Comme on le verra plus loin, la fourniture de produits et de services aux caravanes était un domaine d'activités importantes pour les habitants des villages de Nassian, activités qui ont certainement contribué à façonner leur système de production.

Quand on compare la population du petit royaume de Nassian qui, même à sa période de plus grande expansion démographique, n'a jamais dû dépasser 15 000 habitants avec celles des états qui l'entouraient (la seule ville de Kong avait 15 000 habitants d'après Binger) on mesure la faiblesse de sa situation par rapport à celles de ses voisins. Les rapports de force ne pouvaient jouer qu'en sa défaveur : aussi n'est-ce pas surprenant que la tradition orale nous rapporte qu'il existait des liens de dépendance de Nassian par rapport à une des chefferies de l'ensemble Abron, la province de Pénango dont le village-capitale est Ouélékié (situé à 8 km de Bondoukou sur la route Bondoukou-Sorobango). Ces liens recouvraient une forme africaine de vassalité, allégeance personnelle du chef de Nassian au chef de Pénango : mais bien que très ténus, ils attestaient la situation très particulière du « royaume » de Nassian, petit état sur le glacis de l'ensemble des royaumes Akan (Ashanti-Abron) à la frontière du monde Dioula et chaînon sur la grande route caravanière Djenné-Bobo-Kong-Kumassi. On voit comment les conditions de l'insertion de Nassian dans l'ensemble ouest Africain précolonial nous ont amenés à remettre en cause, au moins pour cette région, les notions souvent employées dans la littérature d'économie traditionnelle ou même plus généralement de système traditionnel et d'économie de subsistance.

Le réseau du commerce précolonial comprenait divers secteurs dont les importances relatives ont sensiblement varié, notamment au cours du 19^e siècle. Du Nord, c'est-à-dire de la boucle du Niger, ve-

(1) Binger a traversé la région du Nassian du 26 décembre 1888 au 2 janvier 1889 - BINGER, tome III, p. 191-197.

naient les bœufs et les chevaux, les pagnes rouges de Kong et les bandes de coton, des colliers et même parfois du sel des mines de Taodeni. Du Sud, arrivaient toute la pacotille et les étoffes de provenance française, allemande et anglaise, des objets manufacturés, des fusils et la poudre ; les kolas représentaient aussi des chargements importants, la kola rouge de Wonky, les kolas blanches si appréciées au Soudan de l'Anno et du Mango tout proches.

En fait, il semble que ce soient le trafic des armes et celui des captifs qui aient dominé toute cette période, encore que ce dernier ait été profondément bouleversé dans la deuxième moitié du 19^e siècle. Au cours des premières décennies de ce siècle, comme au 18^e siècle, les captifs étaient en majorité acheminés vers les ports de la Côte du Bénin d'où les habitants les expédiaient vers le Brésil, les Caraïbes et l'Amérique du Nord. L'interdiction de la traite maritime, la généralisation des conflits guerriers dans l'Ouest Africain accompagnant la progression de l'occupation européenne, notamment les combats contre Samory bouleversèrent les modalités du commerce de captifs. Orienté jusqu'alors vers l'extérieur, il s'exacerba mais, cette fois, tout entier orienté vers l'intérieur du continent : on peut assister à la multiplication parfois insensée du nombre de captifs et l'asservissement de sociétés entières.

L'occupation de l'Ouest Africain par les puissances coloniales européennes, à la fin du 19^e siècle met un point final au commerce de captifs et des armes. L'installation sur la côte de nouveaux comptoirs qui suivit de très près l'occupation militaire acheva de détruire les courants commerciaux tels qu'ils existaient avant la pénétration coloniale. Des voies anciennes, mais au trafic peu dense, telle que la route Assinie-Krinjabo, Zaranou, Bondoukou virent leurs activités s'amplifier fortement ; d'autres voies qui n'avaient connu jusqu'alors qu'un commerce très irrégulier, telles les voies de Bassam, Dabou, Tiassalé, Bouaké, prirent un rôle prépondérant. Dans le secteur qui nous intéresse, l'occupation française sur la rive droite de la Volta, l'occupation anglaise de la rive gauche et des royaumes Ashanti et surtout la destruction de Kong par Samory en 1897 amenèrent la fermeture totale et définitive de la route caravanière Kong-Bondoukou. A la période coloniale, Nassian devint un canton extrêmement isolé à l'écart de toutes les voies nouvelle de passage, canton, d'ailleurs, dont l'Administration coloniale semblait ne savoir que faire, le rattachant tour à tour aux circonscriptions de Bondoukou et de Bouna. Le pays, sans ouverture sur l'extérieur se replia sur lui-même. Les structures pour ainsi dire, se figèrent : les liens de dépendance avec la chefferie Abron se perdirent, l'autorité du chef supérieur de Nassian périclita : l'Indépendance trouva Nassian sans écoles, sans dispensaires, sans marché, traversé par une mauvaise route, impraticable pendant une partie de l'année, petit canton comme oublié par une Côte d'Ivoire en pleine évolution.

A partir de cette brève description de la région de Nassian, de son peuplement et de son insertion dans l'Ouest Africain précolonial, on peut tenter une périodisation de l'Histoire de Nassian qui se décomposerait en cinq périodes. Dans la première que l'on pourrait appeler protohistorique, l'histoire se dégage encore mal du mythe ; le Nassian est occupé par quelques groupes d'autochtones Koulango ; clans disséminés sur un vaste territoire, sans organisation politique à pouvoir central, ces petits groupements vivent de chasse et déjà d'agriculture. La deuxième période est celle de l'installation des migrants de Begho et des alliances qu'ils concluent avec les autochtones. Ils ont amené avec eux des normes d'organisations sociale et politique : c'est le début de l'ère dynastique. La troisième période est la période dynastique proprement dite, marquée par les règnes successifs de onze chefs. Malgré les conflits de succession et des guerres avec les populations voisines, cette phase connaît le grand développement de la route commerciale Kong-Bondoukou : mais elle devait se terminer catastrophiquement par les passages dévastateurs de Samory, la destruction de Kong et la pénétration européenne. La quatrième période est celle de l'occupation coloniale marquée par la disparition du commerce intertribal, le repli de la région sur elle-même et le déclin du pouvoir de la chefferie. La cinquième période en est à ses débuts, c'est celle de l'Indépendance.

Nous allons tenter dans les pages suivantes d'analyser à travers les modifications qu'a subi le sys-

tème de production le passage de la troisième à la quatrième période. Ce passage a un intérêt essentiel dans la mesure où il a déterminé les cadres actuels de l'économie Koulango et donc ses potentialités à venir.

* * *

Une très faible densité de population — environ 5 habitants au km² — permet au paysan Koulango de pratiquer un système qu'on pourrait qualifier de type presque pur de culture itinérante sur brûlis. Contrairement à de nombreuses régions d'Afrique, en particulier de savane, où le terroir se partage entre d'une part, des champs de villages situés autour du village et cultivés de façon intensive et quasi permanente, d'autre part, des champs de brousse cultivés en système itinérant, en pays Koulango seuls les champs de brousse existent : on ne rencontre ni cultures de tapade contiguës aux cases, ni ceinture de champs autour du village. Tout au plus existent-ils quelques champs-jardins sous couvert forestier — Trugö — eux aussi, d'ailleurs, soumis à l'itinérance et qui sont principalement le domaine des femmes.

Une des caractéristiques les plus évidentes de la manière dont les Koulango occupent leur terroir est l'extensivité. La très faible densité de peuplement et les rendements élevés que procurent les cultures de tubercules, leur donneraient la possibilité — même compte tenu de l'itinérance des cultures — de cultiver dans un rayon assez faible de leur village — de l'ordre de 3 à 4 km par exemple pour un village de 300 habitants ; or il n'est pas rare de trouver des champs distants de 8 à 10 km du village. Si l'on calcule le temps passé en allées et venues du champ au village, on ne peut manquer de se poser la question de la rationalité d'un tel type d'occupation du sol.

Mais cette rationalité se révèle dès que l'on cesse de s'occuper seulement de l'agriculture proprement dite pour prendre une vue d'ensemble du système de production des Koulango de Nassian. En effet, c'est pour attraper le gibier par la chasse et le piégeage que le Koulango occupe le plus grand terroir possible.

La quantité de gibier disponible étant probablement à peu près proportionnelle à la superficie du territoire de la chasse, on comprend l'intérêt qu'il y a à occuper, même de façon très extensive, l'étendue la plus vaste. La chasse et le piégeage conditionnent donc de façon étroite l'organisation de l'espace. Les groupes humains n'ont pas tellement de solutions pour donner satisfaction aux besoins nutritionnels vitaux en protides d'origine animale. L'élevage, la chasse et la pêche sont des activités ayant le même but : produire la quantité de protides animaux nécessaires à la survie du groupe et à son extension. Elevage, chasse et pêche sont donc en partie des activités substituables ou complémentaires, dépendant principalement du milieu naturel où habite le groupe humain mais aussi d'habitudes de type plus nettement culturel. Les Koulango de Nassian font très peu de place à l'élevage et encore n'est ce qu'au petit élevage destiné surtout aux sacrifices. La pêche ne fournit qu'un appoint en fin de saison de pluies : ce sont la chasse et le piégeage qui représentent une part importante des activités et aussi de la production. Alors que partout ailleurs en Côte d'Ivoire l'achat d'armes de chasse de plus en plus nombreuses va de pair avec une raréfaction rapide du gibier, il semble qu'à Nassian, la proximité de l'immense réserve de chasse de Bouna permette aujourd'hui une perpétuation des habitudes de chasse des Koulango.

L'igname est la principale production de l'agriculture Koulango : non seulement c'est la nourriture la plus appréciée et la plus prestigieuse mais c'est de son cycle culturel que l'existence même des Koulango tient son rythme propre : la fête des ignames — *didôgbö* — correspondant au début de la période où l'on mange les premières ignames est le moment essentiel de l'année rituelle, marqué par les sacrifices propitiatoires aux ancêtres. La mise en culture des champs d'igname obéit à des règles strictes et très originales qui donnent aux terroirs des villages Koulango une physionomie bien particulière. En premier lieu, les champs doivent avoir la forme d'un secteur de cercle ; en deuxième lieu, ils ne sont presque jamais

isolés, plusieurs champs accolés suivant les rayons des secteurs formant ensemble un plus grand secteur d'un angle égal à la somme des angles formés par les secteurs des champs individuels. Cet ensemble de champs est appelé — *hényô* — et l'arbre qui est au centre de ce cercle de champs est appelé *panu*. L'igname est culture d'homme ; les autres productions, maïs, manioc, coton, gombo, piment sont cultures de femme : elles se font en association avec l'igname sur le même champ qui est partagé entre les femmes en autant de secteurs qu'elles sont à travailler sur ce champ.

On voit ainsi que cette disposition des terres cultivées en secteurs de cercle reflète certains aspects économiques, concernant la production et la consommation, de l'organisation sociale. Comme on le verra plus loin, le groupe de cultivateurs cultivant le même ensemble de champs n'est pas formé au hasard. Ce ne sont pas autour de rapports d'affinités mais autour de rapports de parenté que s'organisent ces groupements. La répartition des champs dans l'espace est donc comme une sorte de projection des structures de parenté sur le terroir du village.

Quels sont donc les principaux traits de l'organisation sociale ? Le lignage dont un ou plusieurs constituent un clan est lui-même composé d'une ou plusieurs cours — *benu*. — La cour — *benu* — forme le cadre de la vie quotidienne : elle est constituée d'une constellation de petites cases, faites de terre battue et couvertes de chaume, rectangulaires pour les hommes, rondes pour les femmes et implantées de façon assez arbitraire. L'une des cases rectangulaires, se situant à peu près au centre de cette constellation a un aspect différent : elle est ouverte sur tout un côté et elle contient un grand nombre de sièges : cette case appelée — *irima*, — tient le rôle de réfectoire ; obligatoirement tous les hommes de la cour y prennent leur repas du soir. Ce sont leurs femmes qui, chacune séparément, préparent la nourriture consommée en commun par tous les hommes du groupe. Dans cette case, les chefs de cour sont enterrés et c'est dans la cour, précisément devant cette même case que l'on sacrifie aux ancêtres du lignage — *ba punu* —.

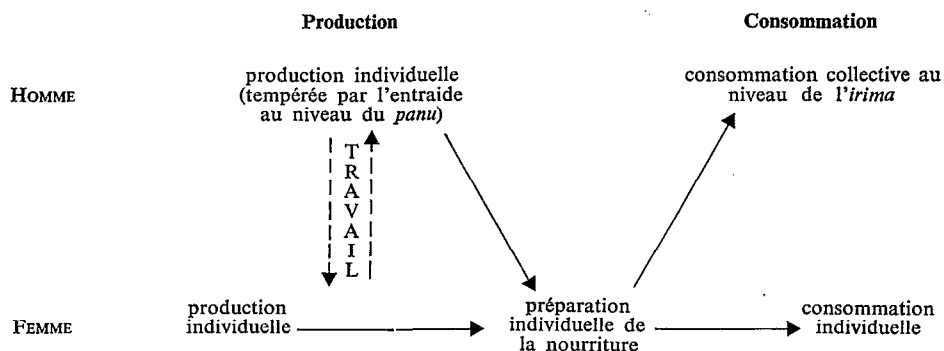
L'ensemble de champs qui a la forme circulaire autour de l'arbre — *panu* — correspond généralement au réfectoire — *irima* — : ce sont tous les hommes adultes mangeant ensemble dans le même réfectoire qui groupent leur champ dans cet ensemble de champ.

La coutume veut que chaque homme ait son champ ; il est responsable de sa culture, de son entretien, du soin que mettent ses femmes à faire des cultures secondaires. Mais si l'exploitation du champ est individuelle, il existe des habitudes de travail en commun de tous les hommes de l'ensemble de champs c'est-à-dire du même réfectoire — *irima* —. Tour à tour, tous les hommes vont travailler sur le champ de chacun d'eux : cette entr'aide ne fonctionne d'ailleurs pas forcément sur un principe égalitaire, ainsi les cadets donnent plus de travail sur les champs des aînés qu'inversement les aînés sur les champs des cadets. Ainsi, à la collectivisation de la consommation au niveau du réfectoire correspond une individualisation de la production au niveau du champ, individualisation, il est vrai tempérée, par ces habitudes d'entr'aide entre les hommes du groupe. Il y a ici une amorce de contradiction à laquelle les koulango ont dû apporter une solution, une solution que l'on peut s'attendre à voir varier au cours des différentes périodes de l'histoire Koulango.

Voyons, en premier lieu, ce qu'impliquent ces normes de production et de consommation dans le domaine des échanges de biens et de services entre les groupes sociaux et à l'intérieur même de ces groupes. Une enquête systématique a été faite en 1965-1966 sur 20 familles appartenant à 2 villages de la région : elle comportait un interview journalier sur les achats, ventes, dons et cadeaux reçus effectués par tous les membres du groupe. Pour ce qui nous concerne ici, les résultats en ont été assez riches d'enseignement : alors qu'on pouvait s'attendre, étant donné l'importance de l'igname dans la production et l'existence des Koulango, à ce que de nombreuses transactions se fassent sur l'igname, on a été forcé de constater qu'il représentait pour l'échantillon de familles étudié moins de 5 % de toutes les transactions, achats, ventes et dons.

En fait les raisons proviennent des mécanismes mêmes de production et de consommation que l'on a décrits au paragraphe précédent. Le cultivateur qui fait sa récolte d'igname sur son proche champ ne peut

disposer de cette récolte librement : tout se passe, en effet, comme s'il la devait au groupe de consommation que représente l'*irima* et les quelques cuisines des femmes de ses membres. S'il en distrait une partie pour la vendre à d'autres villageois ou à l'extérieur du village, c'est autant qu'il soustrait à la communauté dont il fait partie. Cela, il ne le peut en aucune façon : sa communauté l'aide à le nourrir quand sa récolte est mauvaise, quand il est malade ou quand il devient vieux. D'ailleurs, les ancêtres sont présents, enterrés sous l'*irima* même, pour veiller à ce que la solidarité entre les membres de l'*irima* soit respectée ; celui qui la romprait en vendant des ignames serait très rapidement frappé de maladie par leurs mânes.



Une enquête faite sur les temps de travaux des mêmes groupes familiaux a, de son côté, montré que l'entr'aide des cultivateurs entre eux se limitait pratiquement à ceux dont les champs étaient autour du même arbre-centre — *panu* —. Comme on a vu que ce groupement correspondait au groupe de consommation du même réfectoire — *irima* — on est amené à constater une équivalence extrêmement nette entre l'igname et le travail au champ : igname = travail au champ = subsistance donc survie du groupement familial. Un membre d'une cour ne peut pas plus vendre sa récolte d'igname qu'il ne peut aller travailler sur le champ d'un cultivateur d'un autre groupe de parenté. S'il le faisait, cela reviendrait pour lui à soustraire des journées de travail aux co-membres de son groupe, ces journées de travail en moins équivalant à une production moindre de son champ d'igname.

Le temps du village n'est pas, par contre, valorisé de la même façon que le temps des champs. Non que l'on puisse dire que l'un soit plus précieux que l'autre, mais l'un et l'autre ne se situent pas au même niveau des rapports de production et, plus généralement, des rapports sociaux. La vie quotidienne au village dépasse le cadre strictement familial de la cour — *benu* — ; aussi considère-t-on comme normale l'entr'aide entre lignages et cours non apparentés. Les rapports de parenté s'estompent souvent devant les rapports d'affinité et de voisinage. Les domaines où l'entr'aide sous forme de travail se rencontre le plus fréquemment est celui de la construction et de l'entretien des cases. Entraide ne s'entend d'ailleurs pas dans le sens d'une strict réciprocité : il existe des formes de solidarité au niveau du village et pour la réfection du toit de la case d'un vieillard, hommes et femmes viennent de toutes les cours pour participer selon leur disponibilité, leur bonne volonté et leur force de travail. L'analyse des temps de travaux au village montre que dans l'ensemble, environ 15 % du travail des hommes et 10 % de celui des femmes est consacré à des tâches d'entraide ou des travaux communautaires.

De même que l'on vient de voir qu'il n'y a pas équivalence entre travail au champ et travail au village, de même l'enquête sur la consommation montre que les restrictions concernant les échanges sur l'igname ne valent pas pour des produits pourtant équivalents du point de vue nutritionnel tels que le manioc, le taro, le maïs ou le riz. L'igname, produit du travail du groupement des hommes de la cour — *benu* — nourriture essentielle et quasi sacralisée n'obéit pas aux mêmes normes que ces productions secondaires, fruit du travail contingent des femmes.

Les autres produits tels que vin de palme, cola et différents produits importés sont aussi l'objet de petites transactions et de nombreux cadeaux qui se font entre parents, entre voisins et entre membres de villages différents. Les dons obéissent naturellement à des types de rapports bien déterminés : cela est particulièrement strict pour la viande dont la place au sein du système de production est celle qui se rapproche le plus de l'igname.

En somme, il semble qu'il y aurait lieu de reconsidérer pour l'économie Koulango la notion de « sphère d'échange » telle qu'elle a été mise en lumière par P. BOHANNAN (1). Non seulement, en effet, la monnaie n'est pas un moyen universel d'acquérir des biens et des services, certaines catégories de biens et de services s'échangent entre eux à l'exclusion de tout autre, mais certains types de rapports sociaux excluent ou au contraire favorisent certaines formes d'échange de tel ou tel bien, ou de tel ou tel service. Il existerait ainsi des domaines à échange nul ou plus précisément des types de rapports sociaux à échanges limités ou nuls. C'est ainsi que dans notre exemple, l'igname comme le travail au champ ferait partie de ce domaine à échange restreint, la viande faisant partie aussi d'un domaine de produits où les rapports sociaux déterminent les modalités de l'échange.

*
* *

A partir de la description sommaire qui vient d'être faite du système de production Koulango tel qu'on peut l'observer aujourd'hui, on va chercher à retrouver ses mécanismes tels qu'ils fonctionnaient dans la deuxième partie du 19^e siècle avant la destruction de Kong et les ravages commis dans la région par Samory et ses Sofas et avant la transformation des réseaux commerciaux consécutive à la pénétration coloniale.

Le fait essentiel de cette période, on l'a vu, est la densité du trafic commercial qui transite à travers le Nassian entre Kong et Bondoukou. La participation des habitants de Nassian au trafic commercial précolonial se réalisait sous trois formes principales.

1. L'existence d'un pouvoir politique centralisé assurait la sécurité de la route caravanière et les transactions qui pouvaient se faire sur son territoire. Lorsqu'il y avait contestation ou conflit c'était Nassian-Isé, le chef de Nassian, qui arbitrait ou jugeait. De ces fonctions de police et de justice, le souverain tirait quelques revenus, en cadeaux et frais de justice.

2. Lors de leur passage sur le territoire de Nassian, les caravanes avaient besoin de gîte, de ravitaillement et aussi de divers services tels que préparation de la nourriture, soins médicaux, divination, etc. Comme le Nassian était notoire pour sa prospérité vivrière, notamment en igname et en viande de chasse, certains caravaniers en profitaient pour en faire provision afin de les revendre vers Kong notamment, qui était moins favorisé du point de vue vivrier. La vente de produits et la fourniture de services étaient généralement payés en cauris aux habitants de Nassian ; comme les caravanes mettaient au moins quatre ou cinq jours pour traverser le pays, c'était une source appréciable, la principale d'ailleurs, de revenus monétaires.

(1) P. BOHANNAN « *Some principales of Exchange and Investment Among the Tiv* », A.A., 1955.

3. Certains commerçants et caravaniers même étrangers à la région s'installaient parfois pour plusieurs années dans les villages de la région. Ils prenaient ainsi le Nassian comme base de leurs opérations commerciales : l'habitude était qu'ils emploient des habitants du village où ils étaient installés pour les aider dans leur trafic comme agents ou caravaniers. Certains originaires de Nassian pouvaient même s'associer à eux et se livrer au commerce pour leur propre compte. Parmi les vieillards de Nassian, nombreux ont gardé le souvenir de ces expéditions qui les menaient jusqu'à Kumassi, en plein pays Ashanti (1).

Un fait essentiel à remarquer concernant l'économie du Nassian est que, malgré la multiplicité des échanges et transactions engendrés par le trafic caravanier, jamais et en aucun lieu ne s'est organisé un véritable marché au sens où ce mot réfère à une place de marché : lieu géographiquement déterminé où prennent place, avec une certaine périodicité l'achat et la vente de produits divers (2). Les nombreuses transactions qui se faisaient entre caravaniers et habitants de Nassian se réalisaient soit en nature, par troc ou sous forme de cadeaux marchandises contre marchandises, services contre marchandises, soit en poudre d'or soit pour la grande majorité des transaction en cauris (3) « *bivû* » qui étaient un moyen de paiement universellement admis et reconnu dans cette partie de l'ouest Africain et notamment sur les routes commerciales (4). Les bases de transactions étaient particulièrement mouvantes : sans aucun doute, en raison des nombreuses allées et venues de voyageurs, les prix pratiqués à Kong et à Bondoukou étaient connus et servaient plus ou moins de termes de référence aux transactions ; mais certainement, de nombreux autres facteurs jouaient pour fixer les termes d'échange. Certaines marchandises avaient des prix plus fluctuants que d'autres. Les rapports de fait entre les parties en présence entraient en ligne de compte : bluff, chantage aux puissances surnaturelles tenaient un grand rôle ; à certaines époques, c'était la conjoncture naturelle — une mauvaise récolte — ou politique — une guerre — qui dominait le marché : les vieillards se rappellent ainsi qu'au moment du passage de Samory en pays Djimini, la disette entraînée par le passage de l'Almamy et la prise par celui-ci de nombreux prisonniers de guerre avaient jeté sur le marché des captifs aux prix de 5 ou 6 grosses ignames le captif.

* *

Notre exposé semble rencontrer à sa dernière phase une certaine discontinuité ; la description des mécanismes économiques telles qu'ils fonctionnent aujourd'hui nous a montré l'impossibilité pour les cultivateurs de vendre une grande partie de leur production et notamment cette production noble et recherchée qu'est l'igname. Or l'analyse des transactions qui caractérisent la période précoloniale nous montre justement les paysans Koulango engagés dans des opérations lucratives comprenant entre autres la vente des ignames aux caravaniers ou sur les marchés périphériques. C'est l'explication de cette discontinuité qui va permettre de comprendre les transformations de l'économie et de la société Koulango qui ont fait suite à la disposition du commerce précolonial. Nous allons montrer, en effet, que la principale motivation qui poussait les groupes de production Koulango à vendre des produits vivriers, était l'achat

(1) De cette orientation générale du pays vers l'Ashanti on a pu observer longtemps de nombreuses survivances ; pendant la période coloniale la plupart des migrations de travailleurs se firent sur les plantations Ashanti au Ghana. D'autre part, le folklore de Nassian comprend de nombreux chants et danses Ashanti.

(2) Kong, Bondoukou et Bouna étaient des marchés dans cette dernière acception du terme ; mais comme ils étaient situés très largement en dehors de la zone étudiés, cette dernière pourrait peut-être correspondre dans la typologie de BOHANAN et DALTON (*Markets in Africa*, 1962) à la catégorie « Economies with peripheral markets ».

(3) Rappelons que les cauris sont encore couramment utilisés aujourd'hui comme monnaie sur les marchés Lobi, à moins de 100 km au Nord de Nassian.

(4) Cf. BINGER.

des captifs, motivation qui a disparu avec la colonisation et qui a abouti à la suppression de certaines formes d'échanges marchands que l'on a constaté dans le système actuel.

Le trait essentiel qui différenciait l'environnement économique précolonial de celui d'aujourd'hui, c'est la présence de captifs — *zaga* — vivants au sein des groupes lignagers et, sur les marchés, susceptibles d'être achetés. Il est maintenant largement reconnu que dans les sociétés ouest-africaines le statut de captif n'était en aucune façon semblable à celui du captif dans l'Antiquité classique : chez les Koulango notamment, très vite assimilé par le groupe propriétaire, il était appelé fils — *bi* —, il pouvait prendre femme et avoir un champ. Pourtant l'acquisition des captifs était, de loin, la dépense la plus hautement valorisée dans la société précoloniale. Les avantages que les Koulango y voyaient se situaient à deux niveaux. En premier lieu, au niveau de la production, le captif représentait une force de travail supplémentaire : s'il était considéré comme domestique, il travaillait directement sur le champ de son maître ; mais dans le système de production que l'on a décrit, même s'il avait son proche champ, d'une part, la production de ce champ rentrait dans le « pool » des productions de tous les champs du groupe de parenté : d'autre part, à titre de cultivateur d'un champ situé à côté de celui de son maître, il participait aux travaux d'entraide et, au total, cela représentait pour la collectivité un appréciable supplément de main-d'œuvre et de production.

Les avantages que les Koulango voyaient à l'acquisition de captifs étaient encore plus considérables au niveau de la reproduction qu'à celui de la production : le captif et surtout la captive était valorisé en tant que producteur de producteurs. Or, l'accroissement du groupe familial, cour ou clan, paraissait à cette époque — il le paraît encore aujourd'hui — l'objectif principal, la motivation majeure, semblant aller même parfois jusqu'à l'obsession, à toutes activités.

Ce besoin d'augmenter le potentiel démographique a des raisons faciles à discerner qui tiennent les unes au niveau des forces productives, les autres à l'organisation politique. Malgré les conditions écologiques très favorables, l'archaïsme des outils et des techniques de production ne permettent pas de dépasser de beaucoup le niveau de subsistance : chaque homme ne produit qu'un léger excédent au-dessus de sa propre consommation et celle de sa propre famille, aussi le « surplus » produit par un groupe est-il faible mais proportionnel au nombre d'adultes actifs qui le composent. Les aléas de la production tenant aux conditions climatiques, les maladies, les infirmités, les guerres, les condamnations en justice sont autant de causes de baisse de la production : aussi, plus l'effectif du groupe est important, moins il y a de chances que la production ne baisse au-dessous du niveau de subsistance. Dans le premier chapitre, l'organisation politique du Nassian a été décrite comme un assemblage de clans plus ou moins hiérarchisés dominés au sommet par le clan royal. Encore que le pouvoir de ce dernier ne soit théoriquement pas en question, l'histoire de la dynastie nous montre une multiplicité de querelles de successions : il est hors de doute que dans les conflits entre prétendants, le facteur démographique — effectif des clans revendiquant le pouvoir — ait joué un rôle non négligeable. La possibilité d'achat de captifs — en particulier sur le marché de Kong — nous ramène à l'équivalence obtenue dans l'exposé sur le système de production du groupe : igname = travail au champ = subsistance du groupe (donc, survie du groupe). Acheter un captif, c'était acheter de la force de travail donc augmenter la production d'igname, c'est-à-dire assurer sa subsistance et faciliter la survie du groupe. Mais en raison de sa force de reproduction, acheter un captif, c'était aussi s'assurer la probabilité d'une croissance démographique du groupe. Au total donc on avait l'équivalence : captif - survie (subsistance) + croissance démographique (reproduction) du groupe. Aussi n'est-il pas surprenant de constater que la politique de chaque groupe de parenté ait été très fréquemment de s'assurer un surplus de cauris par le commerce ou la vente de produits vivriers pour pouvoir acheter des captifs. C'était d'ailleurs non seulement l'intérêt du groupe dans son ensemble, mais l'intérêt de chacun de ses membres qui ne pouvait manquer de profiter de l'accroissement potentiel de production et du potentiel démographique du groupe dont il était l'un des membres. La contradiction que l'on a décelé entre les aspects individualistes de la production et les aspects collectivistes de la consommation se trouvait résolue

dans la mesure où chacun avait en fait intérêt à accroître la production de l'ensemble, accroissement qui dans ce système devait engendrer son propre accroissement.

Un autre domaine où cette manière de résoudre la contradiction pesait d'un poids considérable était celui des formes et possibilités de mariage. Exposer le système de parenté tel qu'il est vécu par les Koulango de Nassian nous entraînerait trop loin : il suffit de signaler ici que la présence de captifs au sein de la cour non seulement facilitait mais rendait possible le mariage de nombreux membres du groupe familial. Le mariage hors de ce groupe répugnait beaucoup dans la mesure où la prépondérance de la lignée maternelle représentait à terme une perte d'enfants, donc de potentiel démographique : le mariage à l'intérieur du groupe — *gusé léko* — avec une captive ou une descendante de captif résolvait des dilemmes entraînées par cette tendance au refus de l'échange matrimonial qui semblait caractériser déjà la société Koulango précoloniale. Les traces de ce phénomène sont nombreuses dans les généalogies étudiées.

Aujourd'hui même, on ne peut manquer d'être frappé en visitant les villages de la région de Nassian de la pauvreté de ses habitants en bien durables, en pagnes, notamment, si hautement appréciés, par exemple, chez les voisins Abron ou chez les Baoulé. Pas de gros bétail non plus ; la dot de son côté consiste essentiellement en journées de travail et distribution de produits vivriers. En fait, tout semble se passer comme si, en dessous d'un certain seuil dans la densité de population et l'effectif moyen des groupes familiaux — clans et lignages, — l'objectif majeur du système de production Koulango avait été non l'accumulation de biens durables mais la maximisation de la reproduction.

* * *

S'il est trompeur et certainement peu scientifique de se référer à un soit disant état d'équilibre pour une société donnée à une période de son histoire, du moins pouvons nous examiner les conséquences sur la société Koulango telle qu'elle vient d'être décrite de l'arrêt brusque des courants commerciaux précoloniaux engendré par les guerres de Samory et la pénétration coloniale française. Les premiers effets en furent la disparition du trafic caravanier et du commerce de captifs : sans doute, ce dernier continua un certain temps à petite échelle dans la semi-clandestinité mais il cessa définitivement vers les années 1900-1905. Pour la région, la fin du trafic caravanier signifia très vite la perte de sa principale source de revenus, c'est-à-dire, un appauvrissement général aggravé par la mise en place du nouveau système d'impôt de capitation. De son côté, la suppression de la possibilité d'achat de captifs semble avoir brisé les ressorts internes de l'économie et être en grande partie à l'origine de la dégradation de celle-ci au cours de ces dernières années. Sans aucun doute, cependant, d'autres facteurs tel que l'affaiblissement des pouvoirs de la chefferie ont-ils contribué à accentuer les discordances sociales que l'on constate aujourd'hui.

L'achat de captifs était le moteur, on l'a vu, de la dynamique des groupements familiaux : c'était non seulement une manière de résoudre le problème des mariages et celui de la contradiction production individuelle — consommation collective mais c'était aussi un facteur essentiel de cohésion sociale. Les antagonismes toujours latents dans les sociétés africaines entre aînés et cadets, pères et fils, oncles et neveux se trouvaient au moins partiellement absorbés, de génération en génération, par une croissance du groupe dû à cet apport humain de l'extérieur.

La suppression des acquisitions de captifs semble avoir peu à peu entraîné une véritable régression dont on peut constater les symptômes aux différents niveaux de la réalité économique et sociale.

En premier lieu, la production accuse une baisse très significative : justement et ce ne peut être seulement une coïncidence, c'est celle de l'igname qui semble la plus touchée. La région de Nassian, connue autrefois pour ses récoltes excédentaires a aujourd'hui une production largement déficitaire par rapport à ses besoins. L'enquête de consommation faite en 1965-1966 a montré que la production d'igname

était entièrement consommée en 7 mois, soit de septembre à mars, ce qui signifie que la soudure, qui n'est que de quelques semaines en pays Baoulé par exemple, dure plus de cinq mois (1). La cause déterminante de cette baisse de la production semble résider dans la contradiction, déjà signalée, entre production individuelle et consommation collective. De la prédominance des aspects collectifs constatée dans la période précoloniale, le système semble basculer aujourd'hui dans la direction d'une individualisation plus grande atteignant la production à travers la consommation. De nombreux indices l'attestent, l'ensemble circulaire de champs autour de l'arbre-centre — *panu* — se dissout en même temps que les habitudes d'entraide qui sous tendaient cette organisation du terroir et de la production. Les cultivateurs font leur champ isolément ou par petit groupe de deux ou trois et l'entraide se fait de plus en plus rare pour beaucoup. Au niveau de la consommation lui-même, divers prétextes sont bons (conversions à l'Islam, brouilles familiales) pour rompre les habitudes de consommation collective des repas. Mais surtout, comme on peut s'y attendre c'est au niveau des jeunes que le système s'effondre ; de plus en plus nombreux, dès l'adolescence, ils partent travailler comme manœuvres plus au Sud soit sur les plantations des Abron et des Agni soit même jusqu'en Basse Côte d'Ivoire. Les migrations d'abord saisonnières se prolongent, certains même vont fonder des campements pour y demeurer à temps complet.

Les habitudes de consommation changent, l'igname et ce qui reste des valeurs de la société précoloniale passent au second plan, ou tout au moins s'estompent devant les marchandises et les modes qui viennent des villes. Malgré la pression toujours très forte des ancêtres et de tout l'appareil surnaturel qui les appuie, la cohésion sociale s'effrite : les jeunes qui rentrent de migrations répugnent aussi bien à travailler sur les champs de leurs aînés qu'à se faire leur propre champ, ce qui signifierait leur réinstallation définitive au village et leur réintégration au sein de la société villageoise.

La dégradation du système de production Koulango a son pendant dans le domaine de l'organisation familiale où l'on constate de graves discordances. La description de l'état de fait que l'on constate aujourd'hui ne nous importe pas directement pour cet exposé. Signalons simplement que la rigueur des obligations de mariage sont telles qu'en l'absence de l'offre de conjoints que représentait l'achat de captifs, beaucoup d'hommes et même de femmes restent célibataires jusqu'à un âge avancé (40 % pour les hommes et 15 % pour les femmes de plus de 20 ans) ou vivent en concubinage (environ la moitié des « ménages »). Les règles d'attribution de la descendance restent les mêmes qu'à l'époque précoloniale : les enfants des femmes non mariées sont pour leurs frères et non pour les pères avec lesquels certaines de ces femmes vivent.

Economie où tout profit individuel même légitimé par un travail plus intense semble exclu, société où l'instabilité du mariage rend toute vie familiale précaire : le décalage entre le pays Koulango, véritable « société résiduelle » et le reste d'une Côte d'Ivoire en pleine expansion ne cesse de s'amplifier. Aussi n'est-il pas surprenant que l'analyse des modes d'expression populaire — chants et danses — révèle que le jeune Koulango n'entrevoit la possibilité d'acquérir l'argent — *sua* — qui doit lui permettre d'accéder au monde moderne et à une vie supposée meilleure qu'à l'extérieur de sa propre société, grâce à la migration.

Les efforts déployés depuis trois ans pour vulgariser la culture du coton dans la région — quelques dizaines d'hectares en culture collective villageoise pour l'ensemble du pays — semblent sans commune mesure avec les problèmes qu'aurait à résoudre la société Koulango si elle devait retrouver des dynamismes internes équivalents à celle qu'elle contenait à la fin de la période pré-coloniale.

Manuscrit déposé le 1^{er} juin 1971

(1) Cela ne signifie d'ailleurs pas exactement qu'il y a famine : il y a, en effet, substitution de manioc, nourriture peu appréciée mais tolérée par force, à l'igname.